



HAL
open science

Rencontres de cultures sensorielles dans la ville : la population tamoule en Île-de-France

Mélody Buhr

► **To cite this version:**

Mélody Buhr. Rencontres de cultures sensorielles dans la ville : la population tamoule en Île-de-France. Ambiances in action / Ambiances en acte(s) - International Congress on Ambiances, Montreal 2012, Sep 2012, Montreal, Canada. pp.325-330. halshs-00745934

HAL Id: halshs-00745934

<https://shs.hal.science/halshs-00745934>

Submitted on 26 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Rencontres de cultures sensorielles dans la ville : la population tamoule en Île-de-France

Mélody BUHR

Sophiapol, Université de Paris Ouest Nanterre La Défense
Institut National des Études Démographiques (INED), Paris
melody.buhr@ined.fr

Abstract. *The theme of urban atmospheres allows the constitution of a “sensible gaze” in migration studies. In the cities are developed new forms of atmosphere sharings. Migrant populations seem to play an important role in that process and suggest other modalities of sensorial perceiving of the urban space. The ethnic neighbourhoods became indeed the key for an “atmospherized diversity” which transforms the urban landscape. In this PHD research on Tamil population in Île-de-France, I question the role of sensorial cultures of the individuals within their lifes in the city, as well as the intimate dimension of immigration, atmospheres allowing to deal with the comings and goings between what is possible or desirable to share and what is not.*

Keywords: *sensorial cultures, urban minority, daily life and “small links”, sensitive diversity*

Introduction

Que peut apporter l'étude des ambiances et leur problématisation à la recherche anthropologique ? Je propose ici de plonger dans une réflexion portée sur l'anthropologie urbaine et l'idée de « cultures sensorielles », et de montrer que la question des ambiances urbaines permet de construire une anthropologie du sensible dans les études sur les migrations. Poser la question des ambiances, c'est en premier lieu s'interroger sur la possibilité de leur partage : comment nous permettent-elles d'être ensemble ? La ville est le lieu privilégié de la confrontation à l'altérité, de la mouvance des sphères publiques et privées, des formes sans cesse changeantes de partage, qui effectuent des va-et-vient entre le niveau individuel et le niveau collectif. Il semble que les populations migrantes jouent un rôle central dans ces processus de transformation du paysage sensible urbain, proposant d'autres modalités de perception qui viennent pluraliser l'espace de la ville. Les quartiers dits ethniques sont notamment devenus les piliers d'un « cosmopolitisme » revendiqué pour valoriser tel ou tel espace urbain.

C'est cette « diversité mise en ambiance » qui constitue le fil conducteur de ma recherche doctorale portant sur la population tamoule en Île-de-France. Cette population renvoie à deux phases migratoires principales. La première phase est l'arrivée des Tamouls indiens originaires des anciens comptoirs français (Pondichéry et Karikal), venus s'installer en France à partir des années 1950. Une seconde phase a bouleversé ce premier univers de présence tamoule en France : à partir des années 1980 sont arrivés des réfugiés tamouls sri lankais fuyant la guerre civile. Au cours des années 1990, la présence tamoule en France a pris une ampleur démographique importante et a conduit pour la première fois à une visibilité dans l'espace public et urbain. À côté de la Gare du Nord (quartier de La Chapelle) s'est constitué

une « centralité minoritaire »¹ autour d'environ deux cents commerces tenus par des Tamouls et proposant toutes les denrées de l'Inde et du Sri Lanka, ainsi qu'un ensemble de services (restauration, agences de voyage, coiffeurs, magasins de vêtements, bijouterie) inclus dans une dynamique communautaire.

Cette recherche s'inscrit dans la construction d'une anthropologie sensible de la migration, qui tente de pénétrer la dimension intime de cette dernière. La problématique des ambiances urbaines revêt un intérêt particulier au sein de la population tamoule en Île-de-France : d'une part du fait de cette visibilité très rapide dans l'espace urbain au sein du quartier de La Chapelle ; et d'autre part du fait de la grande pluralité de la communauté selon les origines géographiques, nationales, etc. des personnes, qui appelle des enjeux de reconnaissance identitaire très différents. Cette problématique des ambiances demande la mise en œuvre de nouvelles méthodes de terrain, en utilisant des outils qui permettent d'appréhender l'ensemble de l'univers sensoriel. Je travaille ainsi à partir d'observations, d'entretiens centrés sur les perceptions sensibles, d'enregistrements sonores, de photographies et de textes écrits par les personnes elles-mêmes. Toutes ces méthodes renvoient à des formes d'écritures des ambiances.

Le quartier de La Chapelle : une centralité minoritaire « mise en ambiance »

Quelques descriptions sensibles du quartier de La Chapelle

La centralité commerciale de La Chapelle est souvent assimilée à un « quartier indien », ce qui masque la réalité de l'appropriation de cet espace par une majorité de Tamouls venus du Sri Lanka. Cette confusion n'est cependant pas anodine : les commerces du quartier proposent une façade de traits culturels stéréotypés basés sur l'alimentation indienne (les épices) et la parure (le vêtement, avec notamment les saris époustouflants de couleurs pimpantes et brodés de fil doré, et les bijoux). Cette première image sous l'emprise des commerces et de la présentation standardisée des vitrines laisse place à d'autres perceptions sensibles pour celui qui tente de décrire le quartier. Marcher dans les rues de ce dernier, c'est se détacher quelque peu de cette façade visuelle pour être pénétré par l'univers sonore. La rue devient un espace d'appropriation sonore : la langue tamoule est omniprésente, par les musiques de films qui émanent des boutiques et par la présence de petits groupes de jeunes hommes qui discutent sur les trottoirs. La langue prend d'emblée une place centrale, elle marque les lieux de son écriture (enseignes des magasins, affiches, tracts, etc.) et de ses sonorités galopantes.

La rue est extraite de son rôle fonctionnel d'espace de circulation par ces groupes d'hommes qui se retrouvent surtout en soirée et le week-end. Ce ne sont plus les corps qui circulent, mais les mots, et par les mots se tissent les relations d'interconnaissance. L'observation des corps fait apparaître une dimension genrée de cet espace. Si les hommes « stationnent », les femmes quant à elles sont beaucoup moins présentes et ne cessent de circuler entre les boutiques. Elles marquent aussi la perception d'une différence vestimentaire, la plupart portant le sari et les bijoux (indiquant qu'elles sont mariées). Le vêtement habille ainsi le corps des femmes du regard de la communauté.

Si le quartier renvoie à un espace connu, maîtrisé et intégré à la « routinisation du quotidien » pour les hommes et femmes tamouls, il en va autrement pour les personnes françaises ou membres d'autres communautés d'appartenance. Les trottoirs voient défiler les personnes qui ont un rapport utilitaire au lieu (qui ne font que se déplacer), celles qui vivent

1. Raulin A. (2000), *L'ethnique est quotidien. Diasporas, marchés et cultures métropolitaines*, Paris, L'Harmattan

dans le quartier, et enfin toutes celles qui s’y rendent pour la promenade et la curiosité de découvrir ses commerces. Les restaurants notamment sont investis par une majorité de Français, qui viennent se nourrir du lieu en tant que vecteur d’une différence culturelle et sensorielle. Ils cherchent la sensation du voyage en venant « goûter » à une autre conception du monde. J’ai effectué dans mes recherches précédentes des descriptions des ambiances au sein du quartier à partir de nombreux autres lieux : un temple hindouiste, les boutiques de DVD et CD, les instituts de « beauté indienne », les restaurants, etc. Mais ces quelques éléments me permettent de montrer comment le quartier est « mis en ambiances », et comment ce processus fait intervenir un investissement différent de l’espace public selon les appartenances identitaires.

Pluralité des perceptions et investissement de l’espace public

Ces descriptions montrent que l’ambiance s’éprouve de manière plurielle, et que les perceptions dépendent d’un univers que je nomme dans ma recherche la « culture sensorielle ». Les ambiances contribuent à définir des modalités d’espace public, en rendant accessibles ou non les clés de compréhension de l’environnement et de ce qui s’y joue. L’espace public renvoie surtout à un « apparaître-commun », à la faculté de paraître, de se présenter aux yeux des autres et de percevoir ensemble. Dans les rues du quartier prennent place des perceptions dissociées, décalées. Les ambiances laissent transparaître un ensemble d’habitudes communes qui forgent la sensibilité des individus et qui créent des frontières d’accessibilité à telle ou telle signification. La langue notamment met dans une position d’extériorité celui qui ne parle pas le tamoul, l’impossibilité d’accéder au monde perceptif de l’autre. C’est d’ailleurs la motivation profonde de mon apprentissage de cette langue depuis bientôt trois ans. L’environnement visuel, sonore, olfactif, etc. du quartier marque des formes d’espace public divergentes. La distribution de tracts écrits en langue tamoule est un autre exemple de cette exclusion, ou encore les affiches placardées sur les murs de la rue et qui n’informent que ceux qui maîtrisent cette langue. D’autres éléments s’ajoutent à ces décalages : la connaissance des denrées alimentaires, qui renvoient pour les membres de la communauté au « goût du chez soi » et de sa symbolisation affective, alors qu’elles ne constituent pour les autres que des aliments exotiques étranges à découvrir.

Chacun perçoit les lieux selon sa propre « culture sensorielle » et, dans le même temps, tous prennent en compte les présences mutuelles pour pouvoir « apparaître en commun ». Pour les personnes tamoules, les différents lieux du quartier sont la possibilité de renouer avec leurs habitudes sensorielles. Pour les autres, ils sont l’occasion de se confronter à l’altérité, de découvrir un autre univers de significations dans « tous ses sens ». Dans les deux cas, ce sont bien les ambiances qui sont le moteur de l’espace public et de son investissement pluriel. Elles permettent d’établir un « minimum partageable » tout en codifiant précisément ce qui est rendu accessible aux non-membres de la communauté tamoule (une image stéréotypée, « bollywoodisée »). À partir de ces idées, nous pouvons reposer la question de la diversité au sein de l’espace urbain comme une recherche de ce « minimum partageable » qui laisse chacun libre d’investir l’espace public selon sa propre « culture sensorielle » tout en mettant en co-présence, et donc en permettant la rencontre d’univers perceptifs pluriels. Si l’analyse de cette centralité minoritaire située à La Chapelle permet de poser les jalons de cette réflexion, une anthropologie sensible de la migration doit aller au-delà de ces façades désirées comme telles par les groupes immigrés et tenter de cerner comment se joue la rencontre de ces différents univers dans le quotidien de la vie urbaine.

Les ambiances au quotidien : les rencontres d'univers sensoriels, entre le montré et le caché

La ville et la diversité culturelle : vers l'intime de la migration et les « tout petits liens »

Les centralités minoritaires ou les fêtes (comme le défilé de Ganesh pour la communauté tamoule) constituent la façade de visibilité des groupes immigrés et rendent sensibles à autrui certains éléments d'ambiances propres à d'autres cultures sensorielles. Mais qu'en est-il du vécu quotidien des personnes immigrées ? Comment abordent-elles l'espace urbain au jour le jour ? Selon quelles modalités perceptives ? Comment s'établit (ou non) la rencontre avec d'autres univers perceptifs ? L'ensemble de ces questions demeure peu développé dans les recherches sur les migrations et le rapport à la ville. Je tente de m'approcher sur mon terrain de recherche de ce que j'appelle l'« intime de la migration » : tout ce qui n'est pas perceptible au premier abord, tout ce qui demande une attention soutenue aux moindres détails, tout ce qui se tisse au quotidien. Je reprends l'expression utilisée par Laplantine des « tout petits liens »². Laplantine explique que le « petit c'est le multiple, le fugitif et le fragmentaire », que la vie quotidienne se nourrit de minuscules sensations et qu'elles nous mettent en lien avec les autres, en particulier au sein de la ville actuelle (dans les transports en commun, etc.). Cette notion permet d'approfondir celle de liens forts et de liens faibles, en montrant que les liens qui comptent dans les existences des individus ne sont pas forcément ceux qui sont les plus marqués, les plus visibles, etc.

Si les ambiances permettent de nous relier les uns aux autres, elles font partie de ces petits liens qui s'établissent au jour le jour entre des individus appartenant à des univers sensoriels distincts. L'ambiance constituée et vécue dans le quartier de La Chapelle par les personnes tamoules joue un rôle central de présentation de soi dans un espace urbain mis publiquement en valeur comme « cosmopolite ». La diversité culturelle telle qu'elle est politiquement mise en avant a contribué à forger une réinvention de l'ambiance du « chez soi » parmi la communauté tamoule. Le quotidien déploie en revanche ses ambiances dans d'innombrables passages vers la sphère privée. Je m'intéresse tout particulièrement dans ma recherche aux lieux de résidence des individus, et à la manière dont ils l'investissent, le transforment, l'interprètent.

L'intérêt de l'étude des ambiances réside aussi en la possibilité de « pénétrer » chez les gens, de pouvoir appréhender l'intime de leur culture sensorielle et la manière dont ils la ressentent dans leurs espaces d'habitation. En réalisant des entretiens au domicile des personnes, j'ai pu observer certaines « continuités coutumières » fondées sur des ensembles de perceptions sensorielles : la cuisine et ses odeurs d'épices, l'omniprésence des médias tamouls (télévision, films et séries, journaux et magazines, etc.), la disparition des sonorités françaises pour laisser place aux seules conversations en langue tamoule, la décoration avec des dizaines de petites figurines ou statuettes liées à la pratique religieuse, l'existence d'un petit placard transformé en « salle de prières », les photographies tapissant les murs du salon (enfants, mariages, etc.). Tous ces éléments qui font partie intégrante des intérieurs de maisons tamoules au Tamil Nadu ou au Sri Lanka sont reconstitués et adaptés aux lieux de vie. Chacun d'entre eux forge des « petits liens » avec l'univers sensoriel habituel lié au pays d'origine, mais aussi entre les membres de la famille ici et maintenant, dans

2. Laplantine F. (2003), *De tout petits liens, Paris, Mille et une nuits. La population tamoule s'est établie pour sa grande majorité dans les villes du nord de Paris, facilement reliées à la Gare du Nord par les réseaux de transports. Au fil des années et avec le développement de la communauté en nombre et en organisation, la visibilité de cette présence s'est elle-aussi épanouie. La dimension commerciale reste importante, et on peut ainsi retrouver des noyaux de commerces dans ces villes de banlieue (en général au terminus d'une ligne de métro).*

la vie quotidienne. Ces ambiances sont une manière de se reconnaître en tant que membres d'un même groupe, une façon de rendre explicite que l'on perçoit bien ensemble et dans le même univers sensoriel. Appréhender cette intimité telle qu'elle est forgée et vécue au quotidien par les individus permet de comprendre comment les ambiances et les cultures sensorielles peuvent fonder des formes de « continuité coutumière », de pratiques coutumières ancrées dans les habitudes et reconstituées à l'abri du regard des personnes extérieures à la communauté. Cette possibilité d'affirmation d'un sentiment d'appartenance à un collectif dans lequel « on perçoit tous le même univers » ne se déploie pas seulement chez les personnes, dans la sphère strictement intime, mais elle prend une dimension plus large grâce aux dynamiques associatives.

Les dynamiques associatives : les liens vers l'espace public et la quête de reconnaissance

Les « tout petits liens » se sont ainsi tissés dans la mise en place de très nombreuses associations. À l'arrivée des premiers réfugiés sri lankais à partir de 1983, il n'existait aucun réseau de solidarité, aucune organisation d'accueil et d'entraide. Au fur et à mesure des années ont été créées des associations basées sur l'éducation : apprentissage de la langue tamoule, pratiques artistiques (danse, chant, instruments de musique, etc.), mais aussi des cours de français et de soutien scolaire. Ces associations sont devenues le paysage quotidien des individus : les familles se rassemblent inmanquablement le week-end au sein de l'une d'elles pour amener les enfants à des cours, fêter telle ou telle cérémonie religieuse ou autre, voir un film tamoul, etc. L'emploi du temps est souvent vécu comme dédoublé : la semaine est le temps de la vie « à la française » avec l'école et le travail, le week-end est le moment privilégié pour renouer avec les activités et les ambiances familiales, et réactiver les liens avec les cercles familiaux ou amicaux.

Mais le rôle des associations est aussi de constituer un pont vers la vie publique locale, et de pouvoir visibiliser ou revendiquer une forme de présence collective et identitaire. Les associations tamoules en Île-de-France reflètent la pluralité de la communauté : selon l'origine pondichérienne, indienne, sri lankaise, martiniquaise, etc. des personnes, les associations déploient des activités différentes et des systèmes d'entraide et d'interconnaissance très divers. Les groupes sri lankais ont basé leur fonctionnement sur le réseau, chaque branche associative de chaque ville étant reliée à un groupement plus vaste qui gère l'ensemble. Ces associations revêtent une dimension politique et des formes de revendication identitaire qui ne sont pas du tout vécues comme significatives par les autres groupes. Cette pluralité ne conduit pas cependant à une véritable diversité de présentation de soi dans la sphère publique. Lors des spectacles ou des rencontres organisées pour tenter de faire connaître aux Français la population tamoule qui vit en France, l'image standardisée de la « culture tamoule » (les vêtements colorés, les danses Bharata Natyam, les rituels hindouistes, la nourriture épicée, etc.) vient de nouveau masquer la pluralité réelle comme elle le fait au sein du quartier de La Chapelle. Ce que l'on montre reste une façade partageable et présentable parce qu'acceptée et nourrie comme telle par la majorité française.

Conclusion

Construire une anthropologie sensible de la migration dans le cadre de ma recherche me porte donc vers de nombreux questionnements liés aux ambiances urbaines et aux « cultures sensorielles ». Dans quelle mesure une personne est-elle partie prenante d'une culture sensorielle ? Comment s'exprime cet univers dans un travail collectif de « mise en ambiances » d'une centralité urbaine devenue ethnique et commerciale ? Comment est préservée une intimité sensible (ce que l'on cache) dans le même temps que se trouve forgé un

type d'ambiance plus ou moins stéréotypé et qui sert de présentation de soi sur la scène publique (ce que l'on montre) ?

Les ambiances permettent d'interroger cette ambivalence entre ce qu'une minorité urbaine peut ou veut partager, et ce qu'elle ne peut ou ne veut pas partager. Il s'agit de cerner la marge de manœuvre des personnes pour participer à des ambiances imposées (par un groupe majoritaire renvoyant à une autre culture sensorielle), tout en faisant advenir des ambiances qui affirment leur propre univers perceptif à un niveau plus individuel (intime) ou dans un travail collectif de visibilisation dans l'espace public urbain.

Il s'agit de comprendre l'héritage sensoriel dont sont porteurs les individus et comment il reconfigure l'espace urbain autour de nouvelles formes de négociations : quel monde commun est-il possible de partager par l'intermédiaire de telle ou telle ambiance ? Les ambiances permettent l'être ensemble, mais ce dernier se caractérise par l'ambiguïté inhérente aux rapports entre une minorité urbaine à la majorité : un être ensemble fondé sur des petits liens désirés et tournés vers l'ancrage communautaire ; et un être ensemble élargi, mais stéréotypé et désinvesti d'émotions intimes, tourné vers la scène publique.

Auteur

Mélody Buhr, PHD Student, Second year

Sophiapol, University of Paris Ouest Nanterre La Défense

Unit 12 "Identities and territories of populations", INED, Paris

melody.buhr@ined.fr